

L'idée d'Europe à la Renaissance

Yves Hersant

Resumen / Résumé / Abstract

Le mot « Renaissance » ne désigne une période historique que depuis le XIXe siècle ; mais c'est du XIVe, et notamment de Pétrarque, que doit être datée l'idée de faire « renaître » le latin, de l'arracher à l'*asperitas* des scolastiques, de restaurer les *studia humanitatis* en rejoignant les Anciens. Et bien que l'on tende aujourd'hui à l'oublier, l'humanisme a joué un rôle majeur dans l'histoire de la notion d'Europe. C'est au rêve humaniste, visant à régénérer la culture et la civilisation, que l'on doit le sentiment d'unité culturelle, et non plus seulement religieuse. Effectuant un véritable « tour d'horizon », cet article revient sur les origines de l'Europe morale et politique, qui prend peu à peu conscience d'elle-même dans l'altérité. L'analyse, à la fois littéraire, politique et historique, se décompose en quatre thématiques principales, retraçant « l'émergence de l'idée d'Europe », de la prise de Constantinople aux grandes découvertes.

La palabra «Renacimiento» designa únicamente un período histórico a partir del siglo XIX; pero es en el XIV, en especial desde Petrarca, cuando debe datarse la idea de hacer «renacer» el latín, de arrebatarlo a la *asperitas* de los escolásticos y de restaurar los *studia humanitatis* mediante un acercamiento a los antiguos. Y a pesar de que hoy en día se tiende a olvidarlo, el humanismo jugó un papel fundamental en la historia de la noción de Europa. Al sueño humanista de regenerar la cultura y la civilización se le debe el sentimiento de unidad cultural, no sólo religiosa. Mediante un auténtico «recorrido panorámico», este artículo regresa a los orígenes de la Europa moral y política que poco a poco fue adquiriendo conciencia de sí misma en la alteridad. El análisis, a la vez literario, político e histórico, se descompone en cuatro temáticas principales y reconstituye «el nacimiento de la idea de Europa», desde la toma de Constantinopla a los grandes descubrimientos.

The word "Renaissance" designates a historical period only since the 19th Century; but it's in the 14th Century, especially after Petrarch, when the idea of a Latin rebirth should be dated through removing it from the *asperitas* of Scholastic and restoring the *studia humanitatis* by a return to the Ancients. And even if nowadays we tend to forget it, humanism played a crucial role in the historical development of the notion of Europe. The humanist dream of regenerating culture and civilization gave way to a feeling of unity that was not only religious but also cultural. This article is a "panoramic journey" to the origins of both a moral and a political Europe that slowly became aware of itself in Alterity. The analysis, at the same time literary, political and historical, flows through

four main channels and reconstitutes "the birth of the idea of Europe," from the taking of Constantinople to the great discoveries.

Key words/ Mots clés/ Parabras clave :

The "Renaissance", Humanism, European awareness, Uniformism vs Diversity, Discoveries.

La Renaissance, Humanisme, Conscience européenne, Uniformité contre Diversité, Grandes découvertes.

El Renacimiento, Humanismo, la conciencia europea, La diversidad contra la uniformidad, Descubrimientos.

Lorsque Pétrarque inaugure la « Renaissance » – expression bien préférable, soit dit au passage, à « Early modern times » –, l'idée d'Europe a déjà une longue histoire ; elle date même de dix-huit siècles, comme il importe de le rappeler en préambule. À la Grèce ancienne, *Europè* ne doit pas seulement son nom et son mythe fondateur, celui de l'enlèvement de la princesse phénicienne par le taureau divin, mais aussi et surtout les concepts décisifs de *logos*, de *polis*, d'*harmonia*, de démocratie. Ainsi que l'idée, sensible chez Aristote comme chez Hippocrate et appelée à un bel avenir, d'une forte opposition entre la « diversité européenne » et l'« uniformité asiatique » : de fait, comme l'a fortement souligné Federico Chabod, c'est toujours par contraste avec d'autres qu'allait s'affirmer l'idée européenne¹. De la Rome païenne puis chrétienne, elle hérite ou héritera une langue, une certaine conception du droit, de la rhétorique et de la transmission du savoir², ainsi bien sûr qu'une religion et, avec l'édit de Caracalla (212),

¹ Federico Chabod, *Storia dell'idea d'Europa*, Bari, Laterza, 1961 ; trad. fr. par Y. Hersant dans *Europes*, Paris, Laffont, 2000.

² Sur l'importance de la « transmission » à Rome et son importance pour l'Europe, voir Rémi Brague, *La Voie romaine*, Paris, Criterion, 1992 (rééd. Gallimard, 1999).

l'idée d'une citoyenneté commune. Autant de legs que le Moyen Âge n'a que très partiellement repris : l'Europe médiévale, qui ignore notamment l'héritage démocratique athénien, n'est évidemment pas la nôtre. Point d'Europe au Moyen Âge, mais une *christianitas*, structurée moins par le binôme civilisés / barbares que par l'opposition entre chrétiens et païens. N'existe alors qu'une Europe physique, comme les études lexicographiques de Denys Hay l'ont confirmé :

Pendant la longue période où s'est formée la chrétienté, le mot « Europe » ne lui faisait pas concurrence, car il n'était employé que dans un sens géographique [...]. Dante, qui emploie sans restriction les mots « asiatique » et « africain », évite délibérément le mot « européen ». À la génération suivante, nous voyons Boccace employer le mot *européique* – une invention bizarre, [...] et c'est seulement avec Aeneas Sylvius Piccolomini que nous voyons apparaître *europaeus*³.

Bref, s'il reste vrai que le Moyen Âge a « équipé » la future Europe⁴, brassé les populations, dessiné les divisions entre septentrionaux et méditerranéens, occidentaux et orientaux, tout en témoignant du rôle unificateur de la religion et de la culture, il n'a eu de l'Europe aucune idée politique ni morale. Aux yeux de ses théologiens ou de ses philosophes, le genre humain doit être uni sous un seul chef : l'empereur dans le domaine temporel, le pape dans le domaine spirituel, et ces pouvoirs sont les deux faces d'une même *Ecclesia*.

C'est à partir du XV^e siècle, quand le domaine terrestre ou mondain se sépare du domaine purement religieux, qu'émergent l'idée moderne d'Europe et la conscience d'une solidarité culturelle. À bien des égards, la Renaissance – ainsi nommée au XIX^e siècle, par Michelet et Burckhardt – est dans la continuité du Moyen Âge ; mais du point de vue qui importe ici, elle marque une rupture radicale. On peut le vérifier sur quatre points.

Le « désastre inouï » de 1453

La conquête par les Turcs des Balkans et de Constantinople a puissamment renforcé, à l'Ouest, le sentiment d'altérité que suscite l'Est européen: toute cette partie de

l'Europe géographique apparaît alors comme menaçante. N'abrite-t-elle pas le plus dangereux ennemi qu'ait jamais connu le « ventre de la chrétienté » ? Mais, pour cette raison même, le péril turc a suscité un extraordinaire sursaut de la conscience occidentale : les missives des diplomates, les projets de croisade, les lamentations devant l'avancée de Mehmet II témoignent d'un sentiment de fraternité et de sympathie envers les Grecs (autrement dit les Byzantins), auparavant pris pour adversaires mais désormais exposés aux coups du Turc. Immense est la détresse provoquée par la chute de Constantinople, considérée comme le « second œil de la chrétienté » et comme le « bastion de la liberté en Europe ».

Conséquences de cette expérience traumatique : d'une part, des peuples auparavant coupés de l'Occident médiéval se trouvent réintégrés dans sa communauté imaginaire. Proches du domaine ottoman, ils constituent en effet le « rempart » de la chrétienté contre les Infidèles : tel est le cas de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Pologne. D'autre part, et surtout, les chrétiens de la partie occidentale découvrent la nécessité de s'unir, plutôt que de s'entredéchirer.

« L'épée turque est désormais suspendue au-dessus de nos têtes, et pendant ce temps nous nous livrons des guerres intestines, nous pourchassons nos propres frères, nous laissons les ennemis de la croix se déchaîner contre nous ». Ainsi s'exprime, anticipant le « plus jamais ça » qui retentira beaucoup plus tard, au lendemain de la Seconde guerre mondiale, le meilleur témoin et analyste de cette période troublée : Enea Silvio Piccolomini, l'une des plus étonnantes figures du *Quattrocento*⁵. Il n'est pas encore pape en 1453 (mais le deviendra cinq ans plus tard sous le nom de Pie II) ; évêque et diplomate, il a joué un rôle majeur au concile de Bâle (1440-1442), servi l'empereur Frédéric III, milité pour la réconciliation des cités italiennes et l'union contre les Turcs. Cet homme d'Église, excellent latiniste –

³ Denys Hay, « Sur un problème de terminologie historique : "Europe" et "chrétienté" », trad. de l'anglais par N. Laming, *Diogène*, n° 17, 1957 ; cité dans *Europes*, *op. cit.*, p. 62-63. C'est encore une valeur géographique que prend le mot *Europa* dans l'expression appliquée à Charlemagne, *rex pater Europae*, qui est si souvent citée.

⁴ Jacques Le Goff, *La Vieille Europe et la nôtre*, Paris, Le Seuil, 1994 ; cité dans *Europes*, *op. cit.*, p. 47.

⁵ Lettre du 21 juillet 1453 à Nicolas de Cues, trad. par Y. Hersant, dans *Europes*, *op. cit.*, p. 66.

auteur d'un charmant et audacieux petit roman: l'*Historia de duobus amantibus*, qui a fort heureusement survécu à son accession au trône de Pierre –, a été l'un des premiers à penser l'Europe comme système de solidarités culturelles. Plus précisément : devant la menace turque, Piccolomini se fait juge et défenseur des valeurs culturelles *européennes*, fondées sur la tradition classique, sur le culte de Rome et de la pensée antique revisitée par le christianisme. Commençant à entrevoir l'Europe comme ensemble de savants et d'humanistes, appliqués à commenter les grands textes de l'Antiquité, il esquisse une «république» de l'intelligence et de la culture (pour employer une expression qui, bien plus tard, sera chère à Voltaire : voir *Le Siècle de Louis XIV*, chap. XXXIV, où se trouve formulée une conception qui remonte à l'humanisme italien). Sans doute Enea Silvio ne va-t-il pas jusqu'à affirmer une «communauté», mais il ouvre la voie; son humanisme, au sens qu'il faut maintenant préciser, lui permet de percevoir des affinités culturelles, des visions morales partagées, des mœurs communes à divers peuples de l'Europe géographique.

Le rêve humaniste

On tend aujourd'hui à l'oublier : l'Europe des lettrés, des hommes censés apporter les lumières de la civilisation et dissiper la barbarie, a joué un rôle majeur dans l'histoire de la notion d'Europe – du moins d'une Europe morale et civile. C'est l'humanisme qui a progressivement permis que se développe le sentiment d'une unité culturelle, et non plus seulement religieuse. Mais qu'est-ce que l'humanisme ? En devenant trivial, le mot semble s'être vidé de sens ; à son actuel suremploi, parfois extravagant, correspond une étonnante méconnaissance de ce qu'il a pu désigner à l'aube de nos « Temps modernes ». D'où la nécessité d'une petite mise au point.

Au sens étroit, l'humanisme issu de Pétrarque est la redécouverte de ce qu'avaient de neuf les textes de l'Antiquité – surtout gréco-latine –, considérée comme modèle global. Contre une scolastique coupée du réel, il promeut les *studia humanitatis*, pour défendre non pas une corporation d'experts en philologie, mais un idéal : celui d'une formation « littéraire » qui ne se ferme aucune voie, ni dans la pratique, ni dans la théorie. Plus largement, de Pétrarque à Érasme, le programme humaniste est de changer tout à

la fois de langage, de méthode et de public, sans cesser d'être chrétien. Il revendique une place de choix pour la rhétorique, joignant parole et pensée, articulant des disciplines dispersées, nourrissant l'espoir d'un retour à l'unité du savoir. Il incite à la discussion, à la conversation, à la forme dialogique (dont Leonardo Bruni offre le premier exemple, au tout début du *Quattrocento*), ainsi qu'à une sociabilité qui entend remplacer l'affrontement scolastique des idées par un partage d'expériences individuelles concrètes. À un autre niveau encore, l'humanisme des XV^e et XVI^e siècles est une philosophie, qui repose non pas sur l'idée d'une nature humaine, mais tout au contraire – voir Pic de la Mirandole – sur l'idée que l'homme n'a pas de nature, et par conséquent est libre (pour retourner la formule de Sartre, l'humanisme est un existentialisme avant la lettre). L'*humanitas* est une conquête, non un don ou une qualité naturelle ; elle s'acquiert grâce aux *bonae artes*, fondées sur une *ratio* dont la parole est l'instrument.

Cet humanisme, qui reste greffé sur la religion mais transforme les fondements même de la chrétienté, est aussi un rêve : celui d'une civilisation entièrement nouvelle⁶. De l'Antiquité et de sa connaissance rénovée, il s'agit de tirer assez d'énergie intellectuelle et morale pour régénérer la culture et la civilisation contemporaines, en les arrachant à la barbarie ou à la décadence. Rêve sinon collectif, du moins largement partagé par les meilleurs esprits, jusqu'à Érasme et au-delà. Ce rêve réputé réalisable, puisque déjà réalisé une fois, est donc d'offrir (contrairement à la scolastique) un modèle de vie complet, incluant la politique.

Issue d'Italie et originellement restreinte à la Péninsule, la « révolution culturelle » qu'induisent la Renaissance et l'humanisme est devenue au fil des décennies un phénomène assez largement européen :

Les discussions philologiques, la critique des textes, la recherche d'un style châtié et d'un parler « élégant » ne sont plus limitées à Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, Padoue, Milan, mais fréquentes aussi à Paris et à Oxford, à Londres et à Bâle. De sorte que barbare, qui équivalait à « non italien », en vient à désigner le « non européen ». [...] Voilà pourquoi le sentiment d'une

⁶ Francisco Rico, *Le Rêve de l'humanisme, de Pétrarque à Érasme*, trad. fr., Paris, Les Belles Lettres, 2002.

unité spirituelle européenne est plus vif, beaucoup plus vif, chez Érasme que chez Enea Silvio: non seulement le prince des humanistes est né plus tard, mais il est né ailleurs qu'en Italie⁷.

Que le terme « barbares » en soit venu à désigner les peuples des autres continents, par opposition à des Européens qui prennent conscience d'eux-mêmes, c'est ce que confirmeront les polémiques autour des « sauvages » d'Amérique. Mais, avant de rappeler la portée de ces débats, il faut prêter attention à deux auteurs.

Deux politiques

Hors du domaine proprement humaniste, un projet politique et une réflexion théorique exigent en effet une mention particulière. Le projet est celui de Georges Podiébrad : ce gentilhomme tchèque, hussite de la tendance modérée, qui a pris Prague aux catholiques en 1448 et s'est fait élire roi de Bohême dix ans plus tard (au moment même où, sous le nom de Pie II, son adversaire Enea Silvio Piccolomini accède au trône de Pierre), est un politique imaginaire. Il rédige en 1464 l'un des premiers grands desseins européens, connu en français sous le titre *Traité d'alliance et confédération entre le roi Louis XI* [auquel l'ouvrage est dédié], *Georges roi de Bohême et la Seigneurie de Venise, pour résister au Turc*. En amplifiant et en précisant un projet exposé un siècle et demi plus tôt par le juriste Pierre Dubois, Georges n'entend pas seulement faire obstacle à la puissance ottomane, mais développer largement en Europe, grâce à une assemblée confédérale, une conscience politique unitaire:

Arrêtons et voulons que dans ladite Assemblée une voix soit attribuée au roi de France ensemble avec les autres rois et princes de la Gaule, la seconde voix aux rois et princes de la Germanie et la troisième au doge de Venise ensemble avec les princes et communes d'Italie. Si le roi de Castille et d'autres rois et princes de la nation hispanique adhéraient à notre alliance, amitié et fraternité, il leur sera semblablement accordé une voix dans notre Assemblée, corps et corporation⁸.

Cet étonnant projet d'*universitas*, c'est-à-dire de communauté, prévoit une limitation des souverainetés, un budget

fédéral, une armée commune, un parlement européen, un tribunal d'arbitrage, ainsi qu'une capitale tournante... Ce projet refusé par Louis XI aussi bien que par Pie II (qui excommunique Georges en 1466, au moment des affrontements avec le roi de Hongrie Mathias Corvin) sera, à certains égards, repris deux siècles plus tard par un autre Tchèque: Amos Comenius, qui l'insérera dans une vision beaucoup plus large et moins politique qu'éducative.

Mais Podiebrad s'exprime encore en « défenseur et sauveur du nom chrétien ». La sortie de l'Europe hors de la *christianitas*, son entrée en politique, c'est chez Machiavel qu'on les découvre. Il est le premier sans doute (dans *L'Art de la guerre* et dans *Le Prince*, chap. IV) à doter l'Europe de caractères purement immanents, laïcs, indépendants de la religion : car sa visée est celle de l'État, dont il entend assurer la puissance et la gloire.

Le point de départ n'est pas nouveau : entre l'Asie et l'Europe existe une différence radicale, qui n'est pas seulement physique. Elle concerne bien davantage les institutions, les manières d'être et donc l'histoire :

Vous savez que l'on a compté en Europe un grand nombre d'hommes excellents à la guerre, quelques-uns seulement en Afrique et moins encore en Asie. Cela provient de ce que ces deux dernières régions ont eu une ou deux monarchies, et peu de républiques. Mais l'Europe a eu quelques royaumes et un très grand nombre de républiques... [Le monde a été plus valeureux] là où il y a eu davantage d'États qui ont favorisé la valeur, soit par nécessité, soit par tout autre penchant⁹.

En d'autres termes, la diversité des régimes politiques européens favorise la capacité d'action, cette énergie que Machiavel appelle *virtù*. Alors que l'« Asie » ne connaît que le despotisme, on trouve en Europe des monarchies non absolues, des principautés, des républiques, des cités-États. À l'uniformité s'oppose la diversité ; avec celle-ci

⁷ Federico Chabod, dans *Europes, op. cit.*, p. 232-233.

⁸ *Un Tractatus pour l'Europe : l'Universitas de 1464*, trad. du latin par Konstantin Jelinek, dans Jean-Pierre Faye, *L'Europe une*, Paris, Gallimard, 1992.

⁹ N. Machiavel, *L'Art de la guerre*, II, V, trad. de Christian Bec, Œuvres, Paris, Laffont, 1996, p. 504.

se développe dans les républiques la féconde concurrence des partis, qui stimule les énergies individuelles, et dans les monarchies limitées par des lois, une liberté suffisante pour que s'épanouisse la valeur de chacun. Ainsi Machiavel retrouve-t-il, pour l'affiner et en tirer les conséquences, l'ancien thème hippocratique de l'Europe diverse et une, dont l'unité-diversité s'oppose à l'uniformisation du despotisme asiatique. Bref, l'Europe prend désormais un caractère politique, appelé à perdurer à côté des traits moraux, culturels ou économiques.

Les Grandes Découvertes et l'Europe microcosme

Ce tour d'horizon, on ne saurait l'achever sans tenir compte des conséquences qu'eut sur l'Europe la découverte de nouvelles terres. Conséquences économiques, bien sûr : afflux d'or et d'argent, profonde transformation des échanges commerciaux, déplacement vers l'Ouest de leur centre de gravité, déclin de Gênes et de Venise au profit des puissances atlantiques. Mais conséquences culturelles aussi, qu'il ne faut pas sous-estimer. Objets au XVI^e siècle de nombreuses relations de voyage, en Afrique comme en Amérique et en Asie, les Grandes Découvertes ont affecté en profondeur la formation de l'esprit moderne. Pas seulement parce qu'elles ont révélé d'«infinies merveilles inconnues des Anciens», selon l'expression de l'humaniste Varchi, mais surtout parce que l'apparition de mondes nouveaux a incité les Européens à mieux définir leur être propre.

Derechef, l'Europe se conçoit alors par opposition. Au contact des Autres, elle mesure toujours davantage – et avec une arrogance croissante – ses différences culturelles et politiques, plus encore que religieuses. D'une part, la *christianitas* est battue en brèche par une certaine laïcisation de la pensée, ainsi que par les troubles issus de la Réforme ; et ce qui appauvrit la «république chrétienne» enrichit l'idée d'Europe. D'autre part, apparaissent chez certains auteurs un mythe du bon sauvage, une idéalisation des terres lointaines, un désir d'utopie – le mot date de Thomas More, comme chacun sait – qui visent paradoxalement à améliorer l'Europe, en faisant mine de la critiquer : si l'on dénonce sa rapacité, sa férocité, ses guerres intestines, c'est pour mieux affirmer et préserver ses va-

leurs de civilité et d'humanisme. Comme le note Federico Chabod au terme d'une subtile analyse de ce phénomène, « sous couleur de lui faire honte devant l'Amérique (ou bientôt la Chine), il s'agit en fait d'ériger l'Europe en éducatrice du monde »¹⁰.

Témoin Montaigne, qui dans ses *Essais* (I, 31 et III, 6) ne vante la vie naturelle et communautaire des «cannibales», leur naïveté originelle et digne de l'âge d'or, que pour mieux leur opposer la cruauté des conquistadors et les injustices sociales d'une Europe appelée à faire son *mea culpa*. « Nostre monde vient d'en trouver un autre », écrit-il dans le second essai cité, un monde qui « ne fera qu'entrer en lumière quand le nostre en sortira » : cette prophétie, doublée d'un réquisitoire aussi virulent que celui de Las Casas, trace *a contrario* le portrait de l'Europe à laquelle Montaigne aspire.

Chez des auteurs moins subtils que lui – notamment chez les cosmographes et géographes, comme Sebastian Münster ou André Thevet – se développe parallèlement, et cette fois sur un registre tout positif, le thème d'une Europe à laquelle « rien ne manque dans sa petitesse » : elle est autonome, riche en hommes, enrichie encore par sa diversité, et elle produit tout ce qui est nécessaire à la vie ; en elle s'articulent la nature et la loi. Cette suffisance à soi lui donne une primauté que confirment l'excellence de son climat, l'importance de ses villes, la puissance de ses arts, de ses armes et de son économie ; seuls lui manquent les parfums et les pierres précieuses. Aussi la plus petite des parties du monde est-elle la plus importante ; elle apparaît comme un microcosme.

*

Lorsque s'achève la Renaissance, non seulement l'Europe a pris conscience d'elle-même, mais elle se présente avec

¹⁰ Federico Chabod, dans *Europes, op. cit.*, p. 244 et suivantes. Je tiens à dire ma dette envers cet auteur, qui sans se perdre dans le maquis des événements et des interprétations chemine sur les lignes de crête et dissipe, avec une érudition parfaitement maîtrisée, l'«énorme confusion» qui entoure le mot Europe. Peu d'ouvrages montrent aussi bien comment, et à travers quelles épreuves, une vague notion est devenue idée, aspiration et volonté; aucun, peut-être, ne dégage si nettement les continuités et les ruptures, dans le long cheminement qui conduit du monde antique aux nationalismes modernes.

orgueil. En témoigne par exemple l'*Iconologie* de Cesare Ripa, que je citerai pour conclure. Dans ce répertoire d'allégories sont notamment dessinés les portraits des quatre parties du monde connu, accompagnés d'un commentaire justificatif ; un traitement de faveur, bien entendu, est réservé à l'Europe, représentée comme une « femme très richement et royalement vêtue d'une robe multicolore, la tête ceinte d'une couronne et assise sur deux cornes

d'abondance entrecroisées », avec autour d'elle les emblèmes des arts et du pouvoir. Car « l'Europe est la première et la principale partie du monde »¹¹. À titre de comparaison, Asie n'est couronnée que de fleurs, et la sauvage Amérique de plumes.

¹¹ Cesare Ripa, *Iconologia*, éd. de 1603, trad. par Y. Hersant, dans *Europes, op.cit.*, p. 89.

Références

- BRAGUE, Rémi (1992). *La Voie romaine*. Paris : Criterion, (rééd. Gallimard, 1999).
- CHABOD, Federico (1961). *Storia dell'idea d'Europa*. Bari : Laterza; trad. fr. par Y. Hersant dans *Europes*, Paris, Laffont, 2000.
- FAYE, Jean-Pierre (1992). *L'Europe une*. Paris : Gallimard.
- HAY, Denys (1957). « *Sur un problème de terminologie historique : "Europe" et "chrétienté"* », trad. de l'anglais par N. Laming, *Diogène*, n° 17.
- HERSANT, Yves (2000). *Europes*. Paris : Laffont.
- LE GOFF, Jacques (1994). *La Vieille Europe et la nôtre*. Paris : Le Seuil.
- MACHIAVEL, Nicolas (1996). *L'Art de la guerre*, II, V, trad. de Christian Bec, *Œuvres*. Paris : Laffont.
- RICO, Francisco (2002). *Le Rêve de l'humanisme, de Pétrarque à Erasme*, trad. fr., Paris : Les Belles Lettres.
- RIPA, Cesare (2000). *Iconologia*, éd. de 1603, trad. par Y. Hersant, dans *Europes*. Paris : Laffont.
- VOLTAIRE (2005). *Le Siècle de Louis XIV, 1751*, Rééd. par J. Hellegouarc'h et S. Menant, coll. "Bibliothèque classique". Paris : Le livre de Poche, LGF.